

Léon LOISEAU, Professeur au Lycée Nicolas-Joseph Cugnot de Neuilly-sur-Marne
Cours interactif de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 28 novembre 2013, de 14h10 à 16h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.13-14.prog.php>
Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

LECTURE DES *RÉFLEXIONS SUR L'ÂME DES BÊTES* DE LEIBNIZ

Argument : Nous lirons ce texte de Leibniz en regard de certains textes de Descartes qui se confrontent à la même question. Nous tenterons particulièrement d'élucider le rôle que jouent, dans ce débat, la question de l'*analogie*, et celle de la *charge de la preuve*.

II. « (...) la matière est quelque chose de purement passif, puisque ses attributs et leur variété n'enveloppent aucune action. Et pour autant que nous ne considérons dans le mouvement que la variété du lieu, de la grandeur et de la figure, nous ne considérons là rien que de purement passif.

III. Mais si nous surajoutons une variation actuelle, ou le principe même du mouvement, nous obtenons quelque chose de plus que la matière nue. Il appert, de la même façon, qu'on ne peut tirer la perception de la matière nue, puisqu'elle consiste en une certaine action. La même chose se peut comprendre ainsi de la perception en particulier. Si l'organique ne comportait rien d'autre que la machine, c'est-à-dire la matière nue avec les variétés de lieu, de grandeur et de figure, l'on ne pourrait de là déduire ni expliquer rien d'autre que le mécanisme, c'est à dire des variétés telles que nous les avons dites. Car d'une chose prise nue, l'on ne peut rien déduire ni expliquer que les variétés de ses attributs constitutifs.

IV. D'où il est encore aisé de juger que dans un moulin ou une horloge prise nue, l'on ne peut trouver aucun principe percevant qui opère en lui-même ; et il n'importe en rien que les choses qui font partie de la machine soient solides, ou fluides, ou composées des deux (...). Aussi faut-il tenir pour certain, que du seul mécanisme, ou de la matière nue et de ses modifications, l'on ne peut expliquer la perception non plus que le principe de l'action et du mouvement.

V. Et partant, il faut admettre quelque chose de plus que la matière, qui soit aussi bien le principe de la perception, ou action interne, que du mouvement, ou action externe. Et nous appelons cela principe substantiel, et aussi force primitive, entéléchie première, en un mot, âme, lequel, actif et joint à ce qui est passif, constitue la substance complète. Or il est manifeste que ce principe n'est pas étendu, autrement il envelopperait la matière, contre l'hypothèse. Nous avons montré en effet qu'il y a quelque chose qui se surajoute à la matière nue. L'âme sera donc quelque chose de substantiel, simple, sans parties juxtaposées. D'où il s'ensuit encore, que l'Entéléchie primitive ne peut être détruite naturellement, puisque toute destruction naturelle consiste dans la dissolution des parties.

VI. De tout cela il s'ensuit, ou que les bêtes sont de simples machines, privées de perception, comme le déclarent les Cartésiens ; ou qu'elles ont une âme indéfectible. Mais puisque d'un autre côté, savoir la nature du mouvement, l'on a montré qu'il y a des Entéléchies primitives dispersées dans la matière et qu'elles sont indéfectibles, pourquoi ne pas leur attribuer non seulement l'action motrice, mais la perception aussi, en sorte qu'on les puisse en vérité tenir pour des âmes, lorsqu'elles sont jointes aux corps organiques. Ce que confirme l'analogie même des choses. Puisqu'en effet tout ce qui concerne la perception et le sens se comporte chez les bêtes tout comme

chez l'homme, et que la nature est uniforme dans sa variété, uniforme quant aux principes, mais variée quant aux modes : il est vraisemblable que les bêtes ont aussi la perception ; bien plus on la présumera chez elles, jusqu'à ce qu'on prouve le contraire.

(...)

XIII. Toutefois, de peur que nous ne paraissions trop ravalier l'homme au rang de la bête, il faut savoir qu'il y a une différence immense de la perception des hommes à celle des bêtes. Car au-dessus de l'infime degré de perception qui (comme on l'a expliqué) se trouve aussi dans l'étourdissement, et le degré moyen que nous appelons sentiment, et que nous reconnaissons chez les bêtes, il est donné un degré plus élevé que nous appelons pensée. Or la pensée est la perception jointe à la raison, donc les bêtes, pour autant que nous pouvons l'observer, ne disposent pas. »

LEIBNIZ, Extraits des *Réflexions sur l'âme des bêtes* (1710)

« Je désire que vous considériez, après cela, que toutes les fonctions que j'ai attribuées à cette machine, comme la digestion des viandes, le battement du cœur et des artères, la nourriture et la croissance des membres, la respiration, la veille et le sommeil ; la réception de la lumière, des sons, des odeurs, des goûts, de la chaleur, et de telles autres qualités, dans les organes des sens extérieurs ; l'impression de leurs idées dans l'organe du sens commun et de l'imagination, la rétention ou l'empreinte de ces idées dans la mémoire ; les mouvements intérieurs des appétits et des passions ; et enfin les mouvements extérieurs de tous les membres, qui suivent si à propos, tant des actions des objets qui se présentent aux sens, que des passions, et des impressions qui se rencontrent dans la mémoire, qu'ils imitent le plus parfaitement qu'il est possible ceux d'un vrai homme : je désire, dis-je, que vous considériez que ces fonctions suivent toutes naturellement, en cette machine, de la seule disposition de ses organes, ni plus ni moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celles de ses contrepoids et de ses roues ; en sorte qu'il ne faut point à leur occasion concevoir en elle aucune autre âme végétative, ni sensitive, ni aucun autre principe de mouvement et de vie, que son sang et ses esprits, agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son cœur, et qui n'est point d'autre nature que tous les feux qui sont dans les corps inanimés. »

DESCARTES, Extrait du *Traité de l'Homme*

« Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que font les mouches à miel est de même nature, et l'ordre que tiennent les grues en volant et celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quelqu'un, et enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts, n'est pas plus étrange que celui des chiens et des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excréments, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais: ce qui montre qu'ils ne le font que par instinct et sans y penser. On peut seulement dire que, bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois, à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort différents des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite. A quoi je n'ai rien à répondre, sinon que, si elles pensaient ainsi que nous, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous, ce qui n'est pas vraisemblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huîtres, les éponges, etc. »

DESCARTES, Extrait de la lettre au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646